

Alors même que Fidel Castro formulait un message à Jean Daniel, destiné au président Kennedy, seuls les commanditaires et complices de Dallas savaient quand et comment le crime devait être exécuté.

Par Michel Porcheron



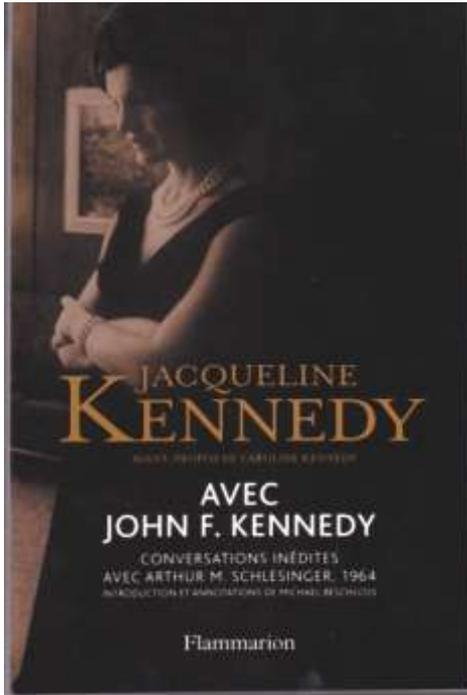
Si l'ère de tous les Kennedy, du patriarche Joseph, ultra réactionnaire, à John-John, mort tragiquement, continue d'impressionner, de ne jamais laisser indifférent, jusqu'à la fascination pour certains, le labyrinthe qu'est Dallas, surgi à la minute même qui a suivi l'assassinat de John F. Kennedy, vrille toujours les esprits, depuis près de 50 ans, malgré quelques certitudes sur l'attentat lui-même ainsi que sur le contexte politique intérieur US et international où « la question cubaine » est une préoccupation quotidienne à la Maison Blanche. A Miami aussi.

Une de ces certitudes est une tentative de « communication » entre Washington et La Havane, même si John F. Kennedy semble être bien seul. A son insu (?) le journaliste français Jean Daniel a apporté un des témoignages les plus percutants sur cette volonté mutuelle de « faire de nouveaux pas », comme le laissaient entendre les propos inédits de Kennedy et de Fidel Castro, minutieusement reproduits par Jean Daniel dès le 28 novembre 1963, après avoir été enregistrés dans sa « mémoire », à défaut du magnétocassette habituel. Ils n'ont jamais été démentis dans les deux capitales.



Que ce serait-il passé si Jean Daniel avait pu aller jusqu'au bout de sa mission de « messenger » ? La question – capitale- demeurera toujours posée, bien au-delà de la tornade journalistique qui ébranla les rédactions de la presse de la planète.

Dans sa « Cinquième Conversation » avec Jacqueline Kennedy, enregistrée le 24 mars 1964, et largement consacrée à Cuba, l'historien Arthur M. Schlesinger lui pose la question (page 246) :



- Qu'avez-vous pensé de l'interview de Jean Daniel ?

[L'historien Michael Beschloss, auteur des annotations, dans sa note 39 écrit : « Jean Daniel (1920-), rédacteur en chef du journal L'Observateur [co-fondateur de l'hebdomadaire du Nouvel Observateur en 1964, actuellement « éditorialiste, membre du comité éditorial ». En 1963, Jean Daniel appartenait à la rédaction de l'hebdomadaire L'Express depuis 1954]. En octobre 1963, il devait interviewer Castro. Avant son départ pour La Havane, son ami Ben Bradlee lui obtint une entrevue avec le président Kennedy, au Bureau ovale.

Daniel déjeuna avec Castro le 22 novembre 1963 et ils apprirent ensemble l'assassinat du Président, « mauvaise nouvelle » selon Castro. Dans le numéro du 14 décembre 1963 de New Republic, Daniel écrivit que lors de sa conversation avec John F. Kennedy, le Président s'était montré étonnamment prêt à accepter la responsabilité américaine dans la prise de Cuba par Castro et les excès qui s'en étaient suivis.

« Jusqu'à un certain point », Batista avait été « l'incarnation » des « péchés » américains contre Cuba, et « à présent nous allons devoir payer pour ces péchés »]

Jacqueline Kennedy répond :

« J'ai trouvé que les propos rapportés dans cet article ne ressemblait plus du tout à Jack. Et je me rappelle le jour où Jean Daniel fut introduit dans le bureau de Mme Lincoln [Evelyn Norton Lincoln (1909-1995), fut la secrétaire personnelle de John Kennedy de 1953 jusqu'à sa mort] pour être présenté au Président. L'article est sorti après la mort de Jack et il ne sonnait pas du tout comme lui. Je ne m'en rappelle plus le contenu, mais ça ne sonnait pas vrai.

Arthur M. Schlesinger : - **Le style ne lui ressemblait pas. Certaines choses étaient crédibles, d'autres non** [lequel Schlesinger, dans son livre « Les Mille jours de Kennedy » de 1966, consigne son « impression » qu'à l'automne de 1963, Kennedy était en train de « repenser le problème Castro »...]

Jacqueline Kennedy : -Je ne sais même pas si Jean Daniel parlait l'anglais.

A.M.S- C'est Ben Bradlee qui l'envoyait.



Jean Daniel : « Ce qu'ignorait Jacqueline Kennedy »

Peu de temps après la récente publication de ce livre de Jacqueline Kennedy « *Avec John F. Kennedy, Conversations inédites avec Arthur M. Schlesinger, 1964* » (chez Flammarion, 427 pages, traduit par Laurent Bury et Cécile Dutheil de la Rochère), Jean Daniel qui, eut le privilège à la fois d'interviewer – durant 25 mn, pas une de plus, dans le mythique Bureau Ovalé -- le président Kennedy, le 24 octobre, soit un an après la crise des missiles et ...un mois avant l'assassinat de Dallas (22/11 à 13h30) et de s'entretenir très longuement avec Fidel Castro avec qui il se trouvait, à Varadero, à 130 km à l'est de la capitale, au moment même de l'assassinat, a apporté sa version des faits dans un de ses éditoriaux de fin 2011 dans le *Nouvel Observateur*.

Il faut rappeler ici pour mémoire que Jean Daniel n'a pas attendu la publication du livre de Jacqueline Kennedy pour relater ses entretiens avec deux des plus importants dirigeants politiques de la seconde moitié du XX e siècle.

L'hebdomadaire *L'Express* [fondé par Jean-Jacques Servan-Schreiber, JJSS et Françoise Giroud en 1953/ le premier n° sortit le 16 mai 1953/ Jean Daniel y écrivit son premier article le 1^{er} novembre 1954] publia entre le 28 novembre et le 19 décembre 1963, les trois parties de ce reportage exclusif (voir plus bas) qui eut immédiatement un retentissement mondial, par le côté inédit des propos de JFK, ce qui échappa à Jacqueline Kennedy.



Non seulement le reportage de Jean Daniel, tous les propos et les précisions qu'il contient ne furent jamais contestés à Washington (ni à La Havane) ni à l'époque ni plus tard, mais de plus il souligne qu'il n'a pas relaté tout ce que lui a dit le président Kennedy.

« A la fin de mon entretien avec le président Kennedy, je lui ai demandé comment je pourrais utiliser ce qu'il

m'avait dit. Il m'a répondu d'une manière fort précise :

« Lorsque vous reviendrez me voir après votre visite à La Havane, nous conviendrons ensemble de ce qui doit être publié et de ce qui ne doit pas l'être. Autrement dit, en clair, a commenté Jean Daniel, il y avait des choses à publier » (L'Express, 19/12/1963).

Jean Daniel quitta la Maison Blanche avec *« la satisfaction professionnelle que l'on devine »*. Il se précipita à l'ambassade de Tunisie où il dicta des notes à une secrétaire jamaïquaine. Par précaution, car il faisait confiance d'ordinaire à sa mémoire. Pour se rendre à Cuba, Jean Daniel dut passer par le Mexique où le photographe Marc Riboud l'attendait. Il y eut pour guide Alejo Carpentier...qui allait le rejoindre à La Havane quelques jours plus tard.

Resta un mois plus tard le problème du choix de ce qui devait être publié de l'interview de Kennedy, vu que le Président n'était plus là pour en décider. *« J'ai pris la décision de publier la partie des propos de M. Kennedy qui se rapprochait le plus de son dernier discours public sur Cuba, celui de Miami, peu de temps avant sa mort »*.



En 1973, Jean Daniel – qui aujourd'hui à 92 ans est toujours dans le coup -- a consacré près de 25 pages (147-175) à ce coup de chance journalistique, dans *« Le Temps qui passe »* (Stock, 266 pages), sous titré *« Essai d'autobiographie professionnelle »*. Là non plus après 1973 aucun démenti n'est venu ni des Etats Unis (ni de Cuba. *« J'avais pris des notes devant Castro et en le lui disant, des notes précises. Il n'y eut pas de démenti après mon compte-rendu »*).

Deux jours avant Varadero, Fidel Castro, à sa manière, c'est à dire à l'improviste, était venu vers 10 heures du soir, rejoindre Jean Daniel, à l'hôtel Riviera de La Havane où le journaliste français était descendu. *« J'avais pratiquement renoncé »*, confessa J.Daniel, qui était en train de faire ses bagages. Fidel Castro s'était déplacé avec son aide de camp le commandant Rene Vallejo et le romancier-interprète Juan Arcocha, qui *« traduisait en virtuose »*.

Si l'on en croit Oscar Pino Santos (*« Complot »*, Ed. Nuestro Tiempo SA, México, 1992, p.432), cette rencontre fut longue au point qu'à un moment donné, le Comandante jetant un œil sur une de ses deux montres, lança: *« Mince alors, c'est quatre heures du matin! »* ("Caramba, son las cuatro de la madrugada !").

Jean Daniel ne se laissa pas démonter, répliquant: *« Mais j'ai encore bien d'autres sujets à discuter avec vous »*



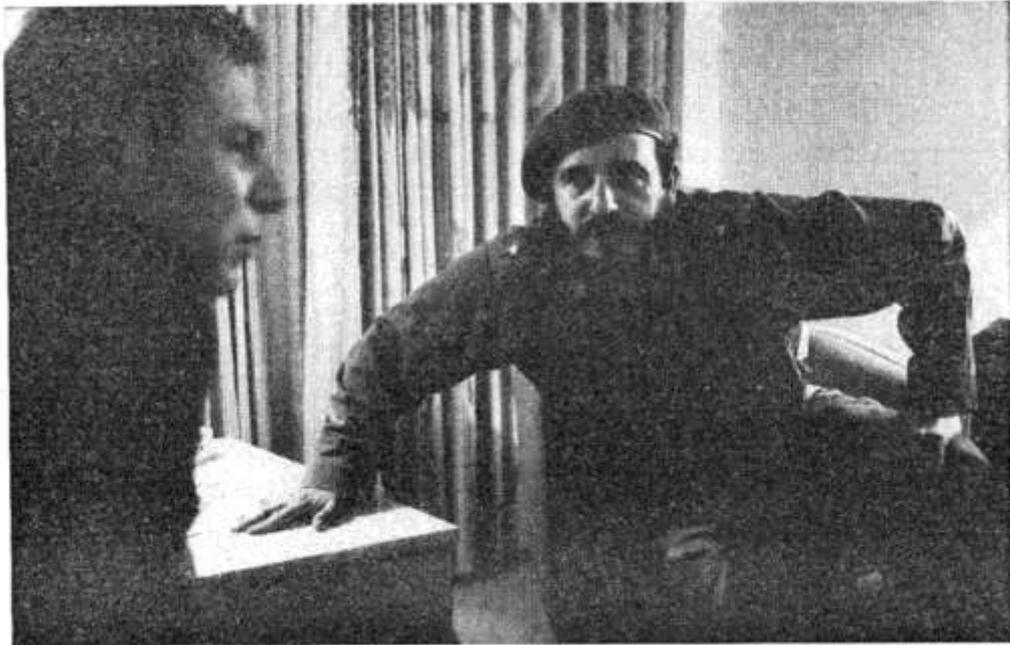
photo de Marc Riboud

("Pero aún tengo temas que discutir").

Voir plus bas la suite du récit selon Pino Santos.

Vingt cinq minutes chrono à La Maison Blanche, mais des heures et des heures avec Fidel Castro : Jean Daniel eut l'occasion de dire : « *Si je peux en juger par le temps que Fidel Castro m'a consacré pendant ces trois jours, il n'a pu dormir que quelques heures à peine* ».

LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES



FIDEL CASTRO ET JEAN DANIEL.
« C'est le quatrième Président des États-Unis assassiné. C'est inquiétant. »

Photo de Marc Riboud, Magnum

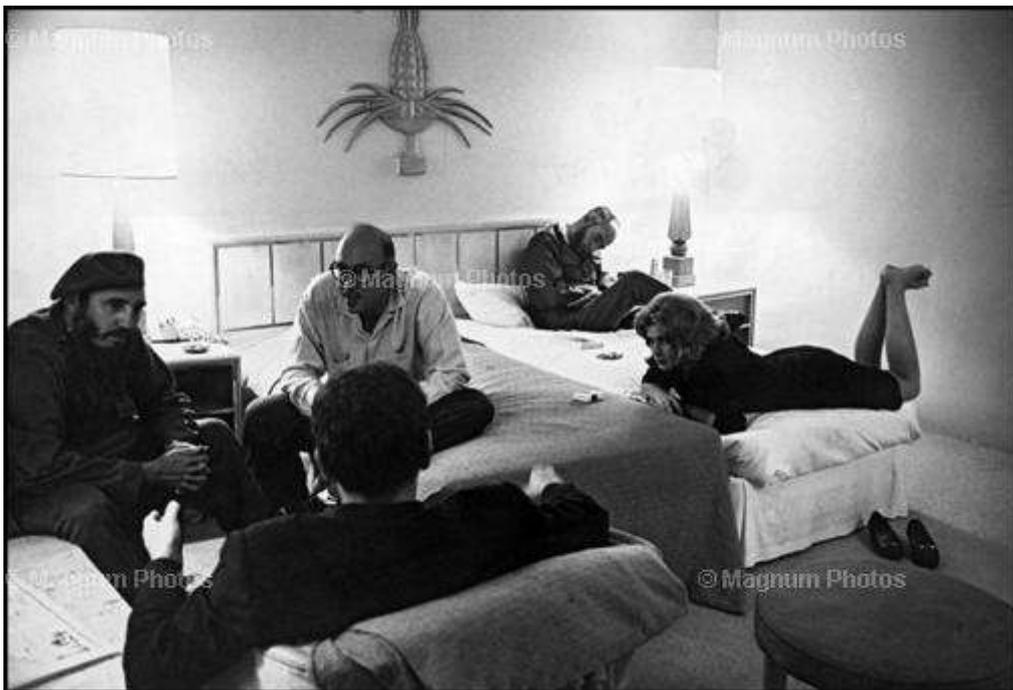
Seul initialement le voyage à Cuba était prévu par le journaliste Jean Daniel qui était alors l'envoyé spécial de L'Express. En aucune manière il n'était chargé de la moindre mission officielle aux Etats Unis, ni au départ de Paris, ni une fois arrivé à Washington. Jean Daniel ne fut même pas un *unofficial envoy*. Il fut un journaliste qui se trouva au bon moment au bon endroit, dans un contexte exceptionnel, ce qui est le rêve de tout journaliste. Même si très vraisemblablement le journaliste avait tout même une petite idée derrière la tête.

Il admet qu'il avait reçu un message de John F. Kennedy et un message de Fidel Castro. « *Mais je n'étais pas le seul, loin s'en faut. Et surtout, en aucun moment, je n'ai surestimé le caractère accidentel de cette pseudo-mission* » (L'Express, 19/12/1963)

A l'issue de ses divers entretiens, conversations, formelles ou informelles avec Fidel Castro, il quitta Cuba pour Mexico le 23 novembre 1963, où il rédigea le récit de ses deux entretiens destiné à l'hebdomadaire américain « The New Republic », alors publication de gauche et dont il était le correspondant en France.

Arrivé aux Etats Unis, sur le chemin du retour en France il découvre que son article « a fait l'effet d'une bombe. Bien qu'il fût déjà publié, il occupait, toute la une du "New York Times", du "Washington Post", et du "Chicago Tribune", sans parler des principaux quotidiens de Moscou, de Tokyo et de New Delhi. Je ne sais pas qu'il y ait eu beaucoup de précédent à cette fortune professionnelle et politique ».

Lors de ses entretiens avec Fidel Castro, Jean Daniel indique qu'il lui fit part de sa rencontre du 24 octobre avec Kennedy, « pendant toute une nuit dans la chambre d'un hôtel de la Havane ».



Jean Daniel de dos, photo de Marc Riboud, Magnum, à l'hôtel Riviera

Après quoi nous sommes allés dans la résidence du Lider máximo à Varadero, près de la mer. Et c'est au cours du déjeuner avec Fidel et quelques amis que ma femme et moi avons entendu le président de la République Cubaine, Osvaldo Dorticos, informer par téléphone Fidel Castro de la mort de Kennedy. Evénement historique, véritable tornade dans le monde. Il s'en est suivi devant moi des réactions dont on devine l'intérêt ».

« *Es una mala noticia* », a répété trois fois Fidel Castro (C'est une mauvaise nouvelle).

« *Tout est changé, tout va changer.ⁱ La guerre froide, les relations avec les Russes, l'Amérique latine, Cuba, la question noire, tout est à repenser.*

« *Je vais vous dire une chose : Kennedy était un ennemi auquel on s'était habitué. C'est une affaire grave, très grave* ». « *Maintenant il faut vite, très vite, qu'ils retrouvent l'assassin, sinon vous allez voir, je les connais, ils vont essayer de nous mettre ça sur le dos* » (selon le récit de Jean Daniel pour l'Express le 28/11/1963).

Dans l'après midi de ce 22 novembre, vers 5h00 pm, les deux hommes se sont mis à l'écoute de la radio dans la voiture où ils se trouvaient en direction de Matanzas, dans

la région de Varadero. « *On était sur la piste de l'assassin. « C'est un pro-castro-marxiste », dit le speaker. « Fidel dit : Maintenant ça y est, cela va être mon tour ».*

Le leader cubain retint à dîner Jean Daniel, toujours à Varadero. Ils avaient encore beaucoup à se dire. « *Je pus reprendre toutes mes questions. Fidel Castro s'est expliqué sur tout. Il m'a questionné à nouveau sur Kennedy et chaque fois que je faisais un éloge des qualités intellectuelles du président assassiné, j'éveillais chez lui le plus vif intérêt ».*

Jean Daniel n'avait plus avec lui le photographe Marc Riboud. Hélas. Ce dernier avait pris un avion pour Prague après la première rencontre (à l'hôtel Riviera) de Daniel avec Fidel Castro dans la nuit du 20 au 21 novembre, après avoir tiré une série de photos dans la chambre du journaliste français. Mais aucune photo de Riboud pour immortaliser les moments historiques de Varadero.

Puis ce fut dans la nuit le retour à La Havane. Dans la nuit du 22 au 23 novembre 1963. Jean Daniel venait de passer trois semaines à Cuba, « *pleines et intenses* ».

Le soir même il était au Mexique. « *Plusieurs confrères m'attendaient. C'était le début d'une nouvelle aventure professionnelle* ». L'Express ne paraissait pas spécialement intéressé, paradoxalement. Daniel donna son premier papier à The New Republic. « *J'étais passé de l'estime de quelques Français à une notoriété internationale* ». L'Express paraissant beaucoup moins s'en réjouir que Le New York Times, The Observer de Londres et le plus grand quotidien de Tokyo, « *je compris que ma rupture avec l'Express était consommée* ». D'autre part, le quotidien Le Monde ne mentionna son reportage que pour dire « *Jean Daniel est mis officiellement en cause par le porte-parole de la Maison Blanche. « C'est pour le discuter que l'on découvrait enfin l'exploit* ». Sans en référer à Jean Daniel, Ben Bradlee écrivit au fondateur du Monde, Hubert Beuve-Méry, pour lui dire que Daniel n'avait ni trahi la pensée ni les intentions d'un président dont il avait été l'intime.

Le 23 décembre 1963, Jean Daniel rentra à Paris. Donc à l'Express, où il fut « *plutôt mal reçu* », même si son reportage à Cuba et à Washington avait fini par être publié. Peu de temps après, Daniel, parti de l'Express avec une dizaine d'autres journalistes de l'hebdomadaire de JJSS, fonda Le Nouvel Observateur

[consulter : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp_0035-2950_1966_num_16_3_392939.]

47 ans plus tard

C'est quatre mois après (mars 1964) la publication du double reportage de Jean Daniel que Jacqueline Kennedy a tenu les propos cités plus haut face à Arthur M. Schlesinger et rendus publics en 2011 seulement, quand le livre parut aux Etats Unis. La veuve du président américain commentait pour la première fois l'interview qu'accorda au président des Etats Unis à Jean Daniel le 24 octobre 1963.

Jean Daniel : « *Jacqueline Kennedy avait tout à fait le droit de ne pas retrouver dans mon texte les accents des propos tenus habituellement par son mari. Mais l'impatience déplaisante à laquelle elle a cédé en doutant de ma pratique de l'anglais a une explication qui relève de l'anecdote dans des circonstances qui, elles, relèvent de l'histoire* »

Jean Daniel raconte ensuite avec moult détails comment il se retrouva dans le bureau de John F. Kennedy :

« Pour l'anecdote, précise d'abord Jean Daniel, il convient de savoir que l'entretien que j'avais eu l'insigne honneur d'obtenir avait été gardé totalement secret à la Maison Blanche et que le principal intéressé, à savoir Pierre Salinger, directeur des services de presse, n'avait pas été mis au courant, ce qu'il avait très mal pris. En fait, j'étais alors l'ami de Joe Kraft, columnist au "Washington Post", et de sa femme Polly. Le couple qui habitait Georgetown, près de la famille Kennedy, recevait souvent Ben Bradlee [ou Ben Bradley] et sa femme, et parfois John et Jacqueline Kennedy. Chacun savait que pour parvenir jusqu'à John, on pouvait passer par Ben Bradlee [photo ci-dessous] qui faisait partie de l'un des quatre cercles des intimes du président.



« Si surprenant que cela puisse paraître, ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de provoquer une rencontre qu'il me paraissait absurde d'envisager. Il y avait à Washington une bonne centaine de journalistes qui faisaient le siège de Pierre Salinger pour obtenir une rencontre, la si brève fut-elle. Un soir, pourtant, Ben Bradlee m'a dit que le président avait eu devant lui une humeur d'impatience parce qu'il n'arrivait pas à comprendre, même et surtout après la dramatique crise des missiles, quels étaient les ressorts psychologiques de Castro. Il était amateur de tous les témoignages. Sans vraiment y croire, Ben Bradlee [alors chef du bureau de Newsweek à Washington, qui allait devenir directeur du Washington Post] a déclaré à John Kennedy :

« Pourquoi ne pas recevoir un journaliste français Jean Daniel, qui se rend à Cuba et que d'ailleurs vous avez déjà rencontré ? »

En effet, rappelle Jean Daniel, quelques années auparavant, Gilbert Harrison, directeur de "The New Republic" avait organisé en son honneur un déjeuner où étaient présents Walter Lippmann [photo à droite], « le maître à penser des journalistes américains » et un sénateur « qui venait de faire un éclat en condamnant au Congrès la politique française en Algérie ». S'il était « flatté et honoré de connaître Walter Lippmann », Jean Daniel fut « modérément intéressé par un jeune sénateur à côté duquel on m'avait placé et qui s'appelait John F. Kennedy (...) Un moment, il m'a interpellé sur la façon dont son discours sur l'Algérie avait déplu à de Gaulle. C'est un fait que je demande au lecteur de ne pas oublier s'il poursuit la lecture de ce récit ».



Sa rencontre avec John Kennedy le jeudi 24 octobre 1963 à 17h45, a été, à son insu, « gardée secrète, et cela peut expliquer que, de ce fait (...) Pierre Salinger a commencé par dire qu'il n'avait pas connaissance qu'un tel entretien ait jamais eu lieu »...Ensuite, Pierre Salinger a bien dû admettre la réalité de l'entretien et a reproché à l'épouse du Président de ne pas l'avoir mis au courant de cette visite, « et il a tout fait pour me discréditer auprès d'elle ».

Pierre Salinger et Jean Daniel ont par la suite, étant devenus amis, « évoqué cet incident ». Dans un article publié dans le « Herald Tribune », le premier « a souligné

l'importance » des propos qu'avait rapporté Jean Daniel après son entretien avec Kennedy.



« *Et naturellement, ajoute Jean Daniel, lui n'a pas mis en doute que je fusse capable d'avoir un entretien en anglais avec qui ce fût* ».

A l'issue de son entretien avec Kennedy à la Maison Blanche, raconte le journaliste français, trois personnes l'attendaient dans un restaurant, Walter Lippmann, Gilbert Harrison et Joe Kraft. Ben Bradlee devait les rejoindre un peu plus tard. « *J'ai donc fait un récit à chaud, encore ému et passionné par les propos qui m'avaient été tenus* ».

Pierre Salinger

Durant son entretien avec Kennedy, ce dernier consacra six des 25 minutes à ses rapports avec de Gaulle, qui le soutint pendant la crise des missiles, mais déplorant que de Gaulle « *prît tous les prétextes pour retourner le Tiers Monde contre les Etats-Unis* ».

Lorsqu' il a fait allusion aux réactions de de Gaulle à son discours sur l'Algérie, il a rappelé que lui, Kennedy, était, selon Jean Daniel, « ***par nature hostile au colonialisme, que c' était dans la tradition américaine et que, d'ailleurs pour sa part, il n'avait jamais eu aucune indulgence sur la façon dont les Américains avaient transformé Cuba en une île de débauche, de luxure, de prostitution et d'injustice. Il comprenait que des hommes se soient révoltés contre Fulgencio Batista, le despote de Cuba*** »

Dans son récit pour L'Express, Jean Daniel relate des propos de Kennedy, encore plus explicites :

« Je pense qu'il n'y a pas un pays au monde, y compris toutes les régions d'Afrique, y compris n'importe quel pays sous domination coloniale, où la colonisation économique, l'humiliation et l'exploitation ont été pires que celles qui ont sévi à Cuba, du fait de la politique de mon pays, pendant le régime de Batista ; je pense que nous avons sécrété, construit, fabriqué de toutes pièces, sans nous en rendre compte, le mouvement castriste (...). Je peux vous dire que j'ai compris les Cubains. J'ai approuvé les proclamations de Fidel Castro dans la Sierra Maestra, lorsque Fidel Castro désirait, à juste titre, la justice et surtout la pureté. Je vais vous dire encore : dans une certaine mesure, c'est comme si Batista avait incarné un certain nombre de péchés des Etats-Unis. Maintenant, il nous faut payer ces péchés. Sur l'ancien régime, je suis d'accord avec les premiers révolutionnaires cubains. Cela est parfaitement clair ».

Après un silence qui lui a permis de constater la surprise et l'intérêt de Jean Daniel, le président des Etats Unis a poursuivi :

« *Mais il est aussi clair que le problème a cessé d'être cubain pour devenir international, je vais dire soviétique. Je suis Président des Etats-Unis, je ne suis pas un sociologue ; je suis président d'un pays libre qui a des responsabilités dans le*

Monde libre (...) Je sais que par la faute de Fidel Castro - volonté d'indépendance, folie ou communisme — le monde a été au bord d'une guerre thermonucléaire en octobre 1962 (...) Mais je n'arrive pas à savoir s'il s'en rend compte, ni même s'il en soucie »

« On m'a dit ensuite, dit Jean Daniel, que c'était la première fois qu'il prononçait de tels jugements et on s'en est étonné »

Pour le journaliste français, ces jugements s'expliquent « mieux quand on sait que de Gaulle lui avait reproché d'avoir poussé Castro dans les bras des communistes par les humiliations que les Américains lui avaient infligées, notamment lorsque le vice président Nixon l'avait reçu en ne l'invitant même pas à s'asseoir. Selon de Gaulle, il ne s'était tourné vers les Soviétiques que par dépit de ne trouver aucun interlocuteur chez les Américains »

Jean Daniel : - « Kennedy a poursuivi en martelant, toujours en pensant à de Gaulle, qu'il n'avait aucun problème avec le communisme de Fidel Castro. Il avait par exemple de très bons rapports avec des communistes comme le Yougoslave Tito et comme le Guinéen Sékou-Touré. Etait-ce les Américains qui avaient "transformé Castro en marxiste, comme on le dit en France" ?, Kennedy s'en souciait comme d'une guigne. Pour lui, l'important était de faire connaître au monde qu'il ne tolérerait jamais que les Soviétiques puissent disposer d'une base militaire dotée d'installations nucléaires à quelques dizaines de milles des Etats-Unis »

« J'ai raconté tout cela aux éminents amis qui avaient organisé ma rencontre. Oui, c'était nouveau. Oui, c'était inédit. Oui, Kennedy n'avait jamais dit les mêmes choses sur le même ton. Mais voilà, ni Jacqueline Kennedy, ni même Arthur Schlesinger ne le savaient »

A peine une semaine plus tard, Jean Daniel rencontra Adlai Stevenson, à qui Kennedy avait tenu le même langage. Adlai Stevenson avait été le concurrent malheureux aux élections des primaires démocrates contre J. F. Kennedy et fut nommé ambassadeur à l'ONU par Kennedy.

A. Stevenson [photo] indiqua à Jean Daniel que rien ne l'avait surpris dans la façon dont Kennedy s'était exprimé sur le régime antérieur à Fidel Castro et, surtout, que lors de la crise d'Octobre, Kennedy avait été inflexible face aux Soviétiques. Mais le président américain ne savait *« d'ailleurs toujours pas ce que Castro pensait réellement »*. Dans son récit pour l'Express, Jean Daniel rapporte ce que lui dit Kennedy le 24 octobre: *« Vous me le direz à votre retour de Cuba »*. Pour Kennedy, la question était de savoir qui avait pris l'initiative d'installer des fusées à Cuba, les Russes ou le leader cubain. D'une réponse claire devait découler de la part de Kennedy, telle ou telle perspective dans ses relations futures avec Cuba.

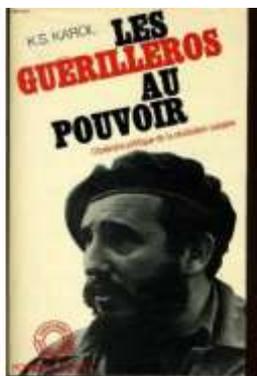


Fidel Castro de son côté a eu l'occasion de dire, moins d'un mois plus tard : *« Puisque vous allez revoir Kennedy, soyez un messenger de la paix. Je précise, je ne veux rien, je n'attends rien, comme révolutionnaire. Mais comme homme, comme homme d'Etat, j'ai le devoir d'indiquer où peuvent être les bases d'une bonne entente »*.

Après l'annonce de la mort de Kennedy, le dirigeant cubain déclara que Jean Daniel était « *venu m'apporter un message de Kennedy. Les ponts étaient jetés ; la communication aurait pu favoriser une embellie de nos relations* ». Dans le quotidien Le Monde du 26 novembre 1963, Jean Daniel estimait que Fidel Castro donnait l'impression de penser que « *la disparition du président détruisait un état d'équilibre plus ou moins établi et qu'on allait maintenant vers l'inconnu* »

L'opinion de K.S. Karol

Sur ces entretiens de Fidel Castro et de Jean Daniel, il y a un autre journaliste, de la génération de Jean Daniel, travaillant aussi à L'Express à la même époque, qui a fait quatre longs séjours à Cuba, entre 1961 et 1968, et qui a apporté dans un livre publié en 1970, un avis particulièrement ferme : « *Le récit de Jean Daniel mérite d'être cité parce qu'il contient des précisions très détaillées – et qui ne furent jamais contestées, ni à La Havane ni à Washington- sur la manière dont les Soviétiques ont convaincu les Cubains de l'imminence d'une invasion américaine et de la nécessité d'installer leurs fusées.*



Le prétexte du Premier soviétique n'était qu'une fable [même si une revanche de la baie des Cochons était définie dès février 1962, ce qui n'était pas forcément une intention personnelle de JFK .Or les premiers missiles ne sont arrivés à Cuba que pendant l'été 1962...Mais une conclusion s'impose : si avant octobre 62 la menace d'une intervention US à Cuba n'était pas écartée, « je crois qu'elle a été exclue après » (Jean Daniel) nda] Dans ses conversations avec moi, plusieurs années après, Fidel Castro insistait également sur le fait que l'initiative n'était pas venue de lui, mais bel et bien de

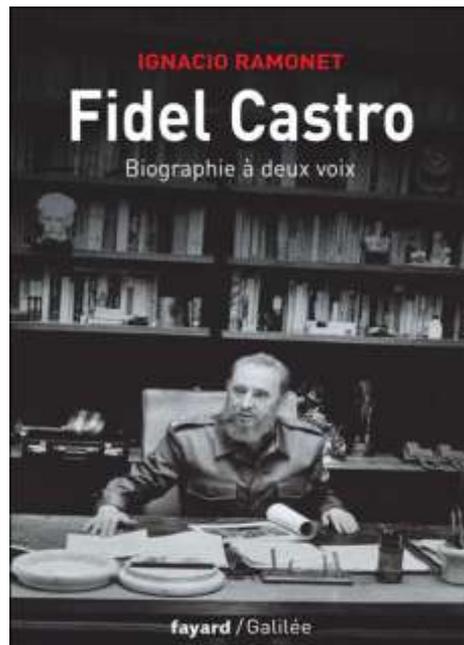
Khrouchtchev ». Il s'agit de K.S Karol, journaliste français, né en Pologne, auteur de « Les Guérilleros au pouvoir » (Robert-Laffont, 1970, 603 pages)

Comme on le sait encore mieux aujourd'hui, avant, pendant et après la crise des missiles, l'URSS de Khrouchtchev n'a jamais cessé d'assurer ses propres intérêts, négligeant toujours le débat sur la souveraineté de Cuba, son droit de se défendre et de se protéger. « K » fit, dans les trois étapes de la crise, l'impasse sur Cuba. « *Nous n'avons eu d'autre choix que de leur faire confiance* » (Fidel Castro, 2004)

Les propos de Fidel Castro

Dans « Fidel Castro, Biographie à deux voix » (Ed. Fayard/ Galilée, 2007, 700 pages), Ignacio Ramonet (chapitre 27, traduction de Eduardo Carrasco, page 560) lance la conversation sur le président Kennedy :

Fidel Castro- « Je crois que c'était un homme d'un remarquable enthousiasme, très intelligent, et très charismatique, et qui s'appliquait à prendre des initiatives positives. C'est peut-être, après Franklin Roosevelt, l'une des personnalités les plus brillantes des États-Unis.



Il s'est fourvoyé lorsqu'il a donné le feu vert pour l'invasion de Playa Girón [la Baie des Cochons], en 1961, mais ce n'est pas lui qui avait préparé cette opération, c'était le gouvernement antérieur, celui d'Eisenhower et Nixon. Kennedy a été incapable de l'arrêter avant. Il a également toléré les activités de la CIA. C'est sous son gouvernement qu'ont été élaborés les premiers plans d'assassinat contre moi, et contre d'autres dirigeants internationaux. Il n'y a pas de preuves irréfutables de sa participation personnelle, mais il est vraiment improbable qu'un agent de la CIA ait pu décider de telles actions sans l'accord, au moins tacite, du président. Peut-être a-t-il seulement laissé faire, ou alors a-t-il permis que ses réponses ambiguës soient interprétées comme un acquiescement par la CIA.

Kennedy a certes commis des erreurs, dont certaines de nature éthique, mais il a su rectifier le tir, et il a eu assez de courage pour introduire des changements dans la politique des États-Unis. La guerre du Vietnam se compte au nombre de ses erreurs. Avec son enthousiasme, son admiration pour les Bêrets verts, et sa surestimation de la puissance américaine, il a franchi la ligne qui devait le conduire à la guerre du Vietnam.

Il s'est fourvoyé, mais c'était un homme intelligent, parfois même brillant, et courageux. Ce n'est pas la première fois que je vous le dis : si Kennedy avait survécu, les relations entre Cuba et les États-Unis se seraient peut-être améliorées ⁱⁱ Il a été très fortement impressionné par notre victoire à la baie des Cochons et par la crise d'octobre 1962. Je crois qu'il ne sous-estimait pas le peuple cubain. Il est même possible qu'il ait admiré sa solidité et son courage.

Précisément le jour de son assassinat en novembre 1963, je discutais avec le journaliste français Jean Daniel, venu m'apporter un message de Kennedy. Les ponts étaient jetés ; la communication aurait pu favoriser une embellie de nos relations.

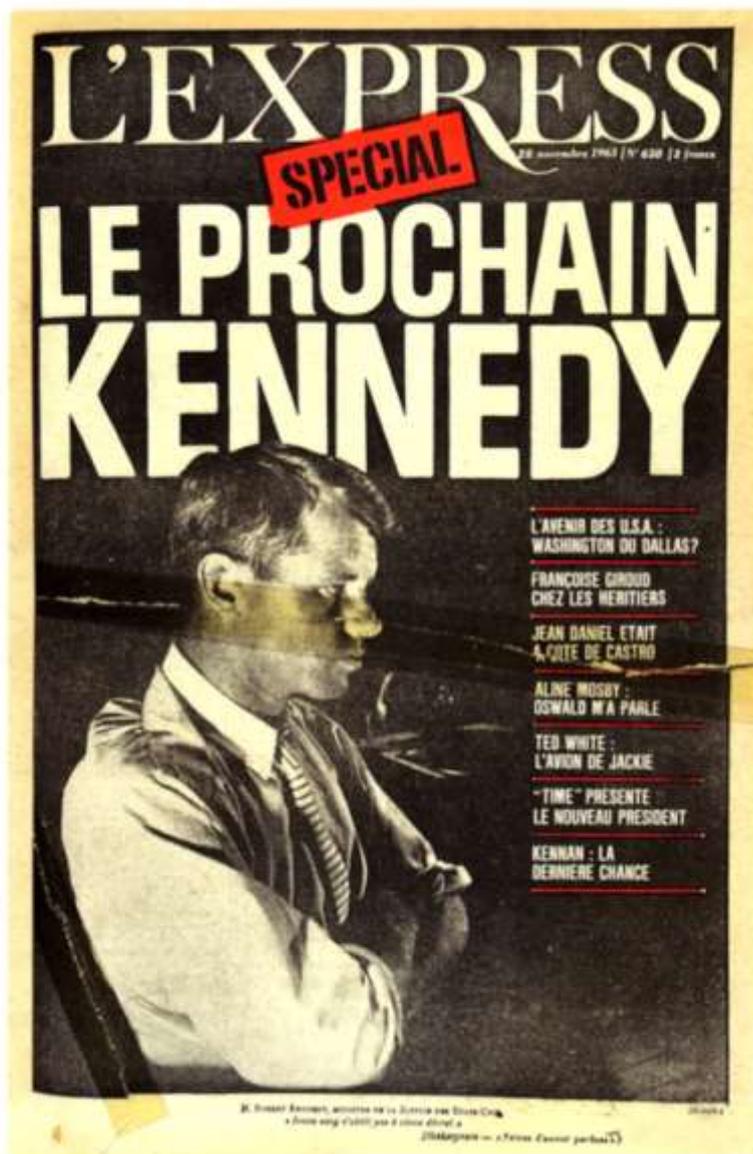
Sa mort m'a fortement peiné. C'était, bien sûr, un adversaire, mais j'ai regretté sa disparition. C'était comme perdre un rival au comportement honorable. J'ai aussi été très peiné par la façon dont ils l'ont tué : un attentat lâche, un crime politique. J'ai

ressenti un mélange d'indignation, de répulsion et de tristesse. Mon sentiment était que cet adversaire n'avait pas mérité une telle fin.

Son assassinat m'a également préoccupé, parce que, au moment de sa disparition, son autorité était suffisante pour qu'il puisse imposer une amélioration de nos relations. Cette intention apparaissait de manière flagrante dans les raisonnements essentiels et les propos de Kennedy tels qu'ils m'ont été rapportés par Jean Daniel.

C'était une conséquence de son analyse des jours terribles de la crise d'octobre. C'est en ces termes qu'il s'en était ouvert au journaliste, et Jean Daniel me les a transmis au moment précis où nous entendions la nouvelle de sa mort : « *Parlez avec Castro et revenez discuter avec moi pour savoir ce qu'il pense.* » C'est ce que Jean Daniel venait de me dire de sa part ».ⁱⁱⁱ

Les récits de Jean Daniel dans l'Express (novembre-décembre 1963)



Sur son exceptionnelle épopée journalistique, Jean Daniel publia une série de papiers dans L'Express, qui était depuis dix ans le grand hebdomadaire français et pas seulement par le format (30 x 42,50 cm).

« **Avec Castro à l'heure du crime** » (28 novembre 1963),

http://www.lexpress.fr/actualite/societe/histoire/avec-castro-a-l-heure-du-crime_494591.html

Dans ce numéro historique de l'Express, paru 6 jours après Dallas, outre l'éditorial de JJSS, 18 pages étaient consacrées à l'assassinat de John F. Kennedy. Françoise Giroud et Michel Bosquet signaient deux grands papiers. L'Express publiait également le témoignage

^{iv}de la journaliste américaine Aline Mosby sur Oswald, un reportage de Theodore H. White (« L'avion de Jackie ») ^vun texte de George Kennan et un portrait de Lyndon B. Johnson par Time.

« **Le dernier dialogue** » (6/12/1963)

http://www.lexpress.fr/informations/le-dernier-dialogue_590919.html

et « **L'affaire Adjoubei** » (19/12/1963).

« Mis en cause officiellement aux Etats Unis Jean Daniel répond. L'article « Le dernier dialogue » a provoqué une mise au point de Pierre Salinger, porte-parole de la Maison Blanche, mise au point qui a fait grand bruit dans la presse américaine. De Washington où il se trouve encore, Jean Daniel nous câble ».

Il y précise : *« Aucun de ces anciens collaborateurs (de Kennedy) n'a été le moins du monde surpris par l'une quelconque des phrases que j'ai mises dans la bouche du président Kennedy. Certains d'entre eux me sont même reconnaissants de n'avoir pas tout dit de ce qu'ils savent que le Président m'a dit ».*

[Le 25 juillet 1963, l'Express avait publié également de Jean Daniel « **Une affaire de famille, Où en est Cuba ? Che Guevara a répondu à Jean Daniel** » (entretien à Alger, où le Che se trouvait depuis le 4/7/1963 et où il est resté plusieurs semaines). Jean Daniel dans son livre « Le Temps qui reste », indiqua que c'est après cette rencontre qu'il eut « *une grande envie de se rendre* » à Cuba.]

L'analyse de Fabian Escalante

A Cuba, de nombreux livres ont été publiés sur l'assassinat de John F. Kennedy. Fabian Escalante est connu pour être le meilleur spécialiste de la tragédie de Dallas.

Consulter (en français): <http://viktor.dedaj.perso.neuf.fr/spip.php?article295>, un entretien très complet avec F. Escalante, à l'occasion du 40 e anniversaire de Dallas.

La question (Radio Progreso) est posée à Fabian Escalante :

« N'y a-t-il pas eu une volonté d'établir un dialogue entre le gouvernement cubain et l'administration Kennedy ?

FE : L'intermédiaire fut un parisien, un journaliste nommé Jean Daniel. C'est probablement cela [la volonté de dialogue] qui a définitivement rompu les liens entre Kennedy et la communauté contre-révolutionnaire Cubaine à Miami. Cela avait commencé avec l'échec de l'Opération Mongoose en 1962, une opération destinée à provoquer une guerre civile à Cuba (...) L'opération fut confiée par le Président Kennedy à son frère, Robert Kennedy, Ministre de la Justice de l'époque. L'opération fut mise en échec par Cuba peu de temps après la crise des missiles en octobre 1962 (...) Kennedy a compris aussi que la fameuse guerre civile qu'il tentait de provoquer à Cuba n'allait jamais se produire.

- *Est-ce que les États-Unis ont alors abandonné leurs plans militaires contre Cuba ?*

FE : Pas complètement, mais on a assisté à un changement de politique. Déjà au début de 1963, l'administration Kennedy était au courant de certaines tensions entre Cuba et l'Union Soviétique, suite à la négociation par les soviétiques, dans le dos des cubains, d'une solution à la crise des missiles - ce qui a eu pour effet de détériorer les relations entre Cuba et l'Union Soviétique.

Selon des documents rendus publics par les États-Unis, au mois de mars-avril 1963, l'administration avait étudié des alternatives pour Cuba - l'attaquer ou la traiter comme n'importe quel pays communiste. Une des solutions envisagées était la négociation, mais à partir d'une position de force. Engager un dialogue mais tirer profit des désaccords entre les Cubains et les Soviétiques. Nous menacer de destruction, d'avoir recours à des unités spéciales de la CIA pour saboter le réseau électrique et les principaux centres de production à Cuba.

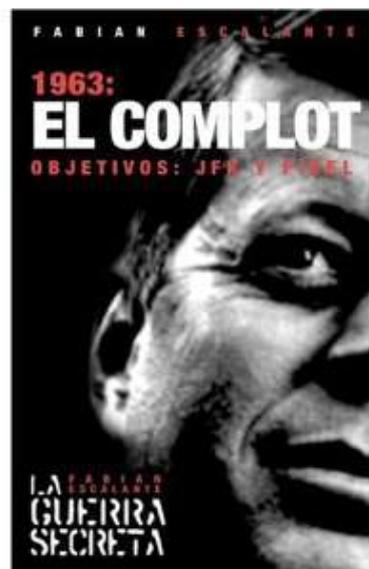
Je ne suis pas en train d'extrapoler. Je suis en train de citer des documents officiels publiés par les États-Unis qui mentionnent des opérations contre Cuba et approuvées par le Président John F ; Kennedy lui-même - 24 opérations en juin, 14 de plus en octobre et novembre - des opérations terroristes de grande envergure.



Lisa Howard (photo de Elliott Erwit)

Dans le même temps, l'ambassadeur des États-Unis aux Nations Unies tenta d'établir une sorte de communication avec l'ambassadeur cubain par l'intermédiaire d'une journaliste, Lisa Howard. En novembre 1963, Jean Daniel est allé à Washington et lors de son entretien avec Kennedy, il lui a dit qu'il allait aussi aller à Cuba pour interviewer Fidel. Apparemment, au cours de l'interview, Kennedy a demandé [à Jean Daniel] de revenir à Washington après l'interview de Fidel pour donner à [Kennedy] ses impressions.

Selon Fabian Escalante, c'est William Atwood, conseiller spécial de la délégation des Etats Unis à l'ONU, qui initia les contacts pour explorer « les diverses possibilités pour établir des canaux de communication avec Castro ». Atwood déclara à Commission Church qu'entre septembre et novembre 1963, il eut à cet effet une série de conversations avec l'ambassadeur cubain à l'ONU. Atwood tenait régulièrement informés la Maison Blanche et Adlai Stevenson, son chef à l'ONU. Sept personnes seulement étaient au courant de ces contacts : le président, Robert Kennedy, A.Stevenson, Averell Harriman, McGeorge Bundy et la journaliste Lise Howard.



Dans son livre « 1963/El Complot/ Objetivos : JFK et Fidel » (2004, Ocean Press, 248 p), Fabian Escalante écrit (page 42) : Atwood déclara qu'il avait également arrangé les choses pour que le journaliste français Jean Daniel puisse être invité à la Maison Blanche avant son voyage prévu pour s'entretenir avec Fidel Castro.

Sur les pas de Fidel Castro et de Jean Daniel

Dans son livre "Complot", l'auteur cubain Oscar Pino Santos (1928-2004), cité plus haut, raconte au début de son récit : alors que Jean Daniel s'entretenait avec Fidel Castro, l'officier de la CIA, Desmond Fitzgerald remettait à Rolando Cubela, un stylo élaboré pour assassiner Fidel Castro.



Dans la chambre de Jean Daniel, où Fidel Castro était arrivé vers 22 heures, le dirigeant cubain jeta un œil sur une de ses deux montres, lança : « Zut alors, c'est quatre heures du matin ». Jean Daniel ne se laissa pas démonter, répliquant : « *Mais j'ai encore bien d'autres sujets de discussion !* »

Fidel resta un instant silencieux puis lui demanda:

- *¿Cuándo te marchas? (quand est-ce que tu pars?)*

- C'était prévu aujourd'hui même, via Mexico pour aller à Washington. Mais le vol a été suspendu. Ca fait trois semaines que j'interviewe des gens en attendant votre rencontre, qui est la plus importante »

- *Te invito a que te quedes dos o tres días más (je t'invite à rester deux ou trois jours de plus)*

- Accepté.

- *Aujourd'hui, demain, c'est à dire aujourd'hui, il est 4 heures du matin du 21 (novembre) j'ai beaucoup à faire. Mais demain 22 on peut reprendre la conversation. A Varadero, par exemple, on déjeune, on parle et après tu m'accompagnes pour que je te montre quelques unes des maisons qu'on est en train de construire dans les environs (Yo, mañana, es decir, hoy, puesto que son las cuatro de la madrugada del 21, tengo mucho que hacer. Pero mañana día 22 podemos volver a hablar. En Varadero por ejemplo, allí almorzamos, hablamos y luego me acompañas para mostrarte algunas de las cosas que estamos haciendo por las cercanías).*

- D'accord.

- *Tu verías a Kennedy cuando regreses a los Estados Unidos. ¿No es así ? (Tu va voir Kennedy à ton retour aux Etats Unis, c'est ça non ?)*

- Lui-même me l'a demandé. Il semblait très intéressé.

- *Bueno, puedes convertirte en algo así como en un emisario de la paz ... Pasado mañana se te recogería aquí y continuamos hablando en Varadero (Bon, tu peux te transformer en quelque chose comme un émissaire de la paix...Après, demain, on passera te chercher ici même et nous continuerons à parler à Varadero)*

- Je vous remercie infiniment.

Le 22 novembre, comme prévu, lors du déjeuner à Varadero, le journaliste français s'employait à centrer la conversation sur tous les aspects qu'il n'avait pas eus le temps d'aborder sur les relations entre Cuba et les Etats Unis. « Bizarre position la mienne », pensait-il. « De journaliste me voilà changé en une espèce d'envoyé officieux du gouvernement américain face à un des dirigeants les plus controversés dans la politique mondiale ».

Il regarda autour de lui. Il y avait peu de convives à table : Fidel Castro, un aide de camp, lui Daniel et deux ou trois personnes, la plupart du temps silencieux (...). Un homme en uniforme était assis près du téléphone (...) L'atmosphère de cet excellent déjeuner était informelle (informal) et agréable.

- *Luego de comer y descansar un poco te llevo a que veas una Granja del Pueblo. Pasaremos por Matanzas*, dit Fidel à Jean Daniel (Après avoir mangé et un peu de repos, je t'amène voir une Ferme du Peuple. Nous irons à Matanzas).

- Bien. Enchanté..

A ce moment là, le téléphone sonne et un membre de l'escorte se présenta près de Fidel Castro.

- Le président Dorticos vous demande. Il dit que c'est urgent.

Fidel, s'excusant, se leva et prit le téléphone.

- *Sí... soy yo... ¡¿Cómo?! ¿Y cuándo fue eso? Hace unos minutos ... Un momento... (Oui...c'est moi....Quoi? Ca s'est passé quand? Ca fait quelques minutes...Un moment...*

Et s'adressant à Daniel, il lui dit :

- *Es sobre Kennedy... en Dallas... Algo malo ha sucedido ... Muy malo... ¡pero muy malo...! (C'est sur Kennedy...à Dallas...Quelque chose de mal est arrivé...Très mauvais...mais vraiment mauvais !)*

ⁱ « *Tout a changé*, dit Fidel Castro. *Il se trompait*, considère l'historien William Manchester. *Les lignes de conduite individuelles n'avaient pas changé. Pas plus que l'extrémisme* [de l'extrême droite, dont « la joie fut confirmée et reconfirmée par la suite »] Manchester cite les « *admirateurs de Barry Goldwater* » et consacre une trentaine de lignes à quelques exemples représentatifs de ceux qui ont poussé « *un hurra triomphal* ». (« Mort d'un président », 1967, Robert-Laffont)

Dans son livre « *Le Temps qui reste* » (page 168), Jean Daniel, qui avait été invité à s'exprimer sur la plupart des chaînes TV, à son retour de Cuba, souligne que « *les adversaires américains avaient moins désarmé, après Dallas, que la décence latine de Castro n'invitait à le faire* »

ii En 2003 a été rendu public le contenu de l'enregistrement d'une conversation entre le président Kennedy et McGeorge Bundy, son secrétaire à la Sécurité nationale. Cet enregistrement montrait que le président était décidé à tenter un rapprochement avec Cuba et qu'il était d'accord pour organiser une rencontre avec un émissaire de La Havane ce que lui avait proposé Fidel Castro dans une lettre (note de I. Ramonet)

iii En effet, le président Kennedy voulait explorer les possibilités d'un changement de politique à l'égard de Cuba, selon des documents déclassifiés du Conseil de Sécurité nationale. Ce qui conduit à la mise en place de différentes voies de contact entre les deux gouvernements, comme ce fut le cas lors de la venue à La Havane de la journaliste de ABC, Lisa Howard qui eut l'occasion de s'entretenir avec Fidel Castro (le 12 février 1964) et d'autres dirigeants.

A son retour, Lisa Howard remit un rapport à Richard Helms, sous-directeur de la CIA, où elle considérait que, selon elle, il était possible de dialoguer avec Cuba, et ouvrir une voie de compréhension mutuelle.

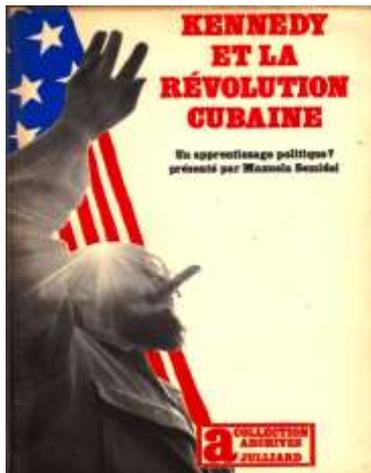
Le point fort de ce virage fut la visite à Cuba de Jean Daniel, dont le témoignage personnel fut diffusé pour la première fois à la TV cubaine en janvier 2006.

Selon les propos du journaliste français reproduits à la TV cubaine, Fidel Castro, qui venait d'être informé de l'attentat contre Kennedy, lui dit: "Kennedy a été grièvement blessé. Maintenant, sans aucun doute, c'est nous qu'ils vont accuser » (Ahora seguramente nos van a acusar a nosotros). Peu de temps après, Fidel Castro et Jean Daniel apprirent la mort de Kennedy par la radio (NBC de Miami, en anglais, traduit pour Fidel par le commandant Vallejo, son médecin et ami personnel). « C'est la fin de ta mission » dit Fidel Castro à Daniel. « Je viens de penser la même chose », dit Jean Daniel, selon la TV cubaine.

Il est aujourd'hui connu que William Atwood eut au téléphone le 18 novembre 1963, alors que Jean Daniel se trouvait déjà à Cuba, un « membre du personnel de Fidel Castro » : les Etats Unis, dit Atwood, non seulement étaient en faveur des conversations préliminaires à l'ONU, mais de plus qu'ils souhaitaient en élaborer un calendrier.

Atwood fut informé par Bundy que Kennedy voulait le voir « dès la fin d'un court voyage à Dallas », au sujet des prochains pas à donner.

Dans son livre « **Kennedy et la Révolution cubaine** » (Julliard, 1972), Manuela Semidei consacre un chapitre (p-223-257) à « *L'ouverture inachevée* ». Les deux dernières pages portent sur les propos de Fidel Castro recueillis par Jean Daniel.



Manuela Semidei, du Centre d'Etudes des Relations Internationales, Paris, a signé par ailleurs la préface de l'ouvrage « *Vers un accord américano-cubain* » de Léon Mayrand (Centre québécois de relations internationales, 210 pages, 1974) qui fut ambassadeur du Canada à Cuba entre février 1964 et août 1970, avant de prendre sa retraite en 1971.



^{iv} En novembre 1959, la journaliste de UPI, Aline Mosby  rencontra pendant deux heures Lee Harvey Oswald, de Fort Worth, Texas, dans la chambre 233 de l'hôtel Métropole de Moscou, où il était descendu. Aline Mosby prit tout en sténo. Voici comment l'Express présente son récit :

Lee Harvey Oswald, accusé d'avoir assassiné le Président des Etats-Unis, et tué lui-même le surlendemain, à l'âge de vingt-quatre ans, est le personnage le plus mystérieux du drame. Accablé de « preuves » trop évidentes pour paraître vraisemblables, il est mort sans avoir avoué.

Qui est-il ? Qui s'est servi de lui à Dallas ? Sa « fiche politique » en faisait, en tout cas, aisément, un agent provocateur, ou la victime d'une machination.

Le seul témoignage personnel et signé que l'on ait sur ce jeune Américain insatisfait, est le compte rendu d'une conversation avec la journaliste américaine Aline Mosby à Moscou.

« L'Express » publie ce témoignage unique, qui ne dissipe pas le mystère du crime, mais qui permet de mieux comprendre pourquoi c'est Oswald qui a été choisi pour le rôle qu'il a joué.

^v Dans le numéro suivant de l'Express (6/12/1963), on trouve, sous le titre, « Avec elle », une interview de Jacqueline Kennedy par Theodore H. White pour Life Magazine. « *Ted White est le premier et le seul journaliste auquel Mme John Kennedy ait accordé un entretien depuis le crime. Elle l'a reçu pendant trois heures dans la maison familiale au bord de la mer. Elle a parlé... Un refrain tourne dans sa tête...* », écrit l'Express.



En réalité, cette interview réalisée le 29 novembre à Hyannis Port, allait être l'unique entrevue significative accordée par Mrs Kennedy durant toute sa vie, à un journaliste de la presse écrite, sur sa vie avec le président américain et l'assassinat de Dallas.

(mp)